

ADRIAN SILVA

RÉMANENCE

Livre 1

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042529116

Dépôt légal : juin 2026

Chapitre 1

3 février 2024 - 6 h 44.

Je flotte entre deux mondes, un pied dans l'oubli, l'autre dans un souvenir qui se refuse à moi. Rien n'a de contours nets.

Tout glisse. Tout fuit.

Et moi, je sombre.

À cet instant précis, j'ignorais même si mon corps m'appartenait encore... s'il n'avait seulement jamais été le mien. Et pourtant... des traces physiques persistent. Infimes, mais réelles.

Un murmure diffus se fait entendre, un chuchotement discret, encerclant peu à peu ma perception. Chaque couleur, chaque sensation semble appartenir à un autre temps, un autre lieu. Pourtant, elles s'accrochent à moi, refusant de disparaître complètement.

Je ressens encore l'écho de mon rêve.

Un goût métallique au fond de la gorge.

Le genre de détail qui semble prouver qu'on existe, mais qui ne suffit pas. La chaleur persistante du matelas, dernier vestige d'une nuit troublée... et l'étrangeté de mon existence, réduite à ce mystère absolu :

La conscience.

On ne la saisit jamais vraiment.

Elle est pourtant la seule preuve qu'on existe. La seule chose qui nous rattache à tout le reste.

Pas un état.

Non.

Un flux constant qui ne cesse de se transformer.

La mélodie revient. Elle siffle, elle détruit. Avec elle, une haine et un mépris total envers mon corps – envers ce mystère qui l'habite. Cette conscience qui semblait si profonde quelques instants plus tôt, et dont la construction n'a soudain plus rien de glorieux.

Wellan ouvre enfin les yeux.

L'heure affichée sur le téléphone scelle le retour aux responsabilités. La transition est terminée, de nouveau prisonnier.

L'appareil sonne à plein régime. Une mélodie de piano qu'il ne connaît que trop bien.

Épuisé, les yeux lourds, il éteint d'un geste las l'alarme qui a tout ruiné. Ce qu'elle avait détruit, il l'avait d'ailleurs déjà oublié.

La lumière émise par l'écran lui perce les yeux. Les paupières semi-fermées, un bout du cerveau résiste à sombrer, permettant, un court instant, d'interpréter les nombres douloureux qui s'affichent sur l'écran.

6 h 45.

L'alarme est décalée de dix minutes.

Je me retrouve dans un espace entièrement blanc.

Pas de lumière vive. Pas d'ombres non plus. Juste un blanc sourd, étouffant, qui semble absorber toute forme, toute pensée.

Je tourne sur moi-même. Rien. Pas un son. Pas une brise. Je pourrais hurler, personne ne m'entendrait.

— Où suis-je ?

Ma voix claque faiblement, puis retombe rapidement, absorbée par la brume. Je tends la main, pas de résistance, pas d'écho. Une impression me ronge, celle d'un monde qui a été effacé autour de moi, lentement, couche après couche, jusqu'à ne laisser que ce vide... et moi, suspendu là-dedans.

— Il y a forcément une sortie quelque part. Il y a toujours une sortie.

Je parle à voix haute, comme pour lutter contre ce silence oppressant qui ne fait que prendre du terrain. Comme si, à force de mots, je pouvais repousser un peu les murs invisibles de ce néant.

Bras tendus, j'avance à l'aveugle, faute de mieux, faute de rester là à attendre que le vide m'avale. Combien de temps ? Impossible à dire. Pas de repère. Pas de sol réel. Juste cette sensation étrange de flotter en marchant.

Et puis... quelque chose change.

D'abord imperceptible, une variation dans la texture du blanc. Une densité différente. Je m'arrête. Je plisse les yeux. Là, à quelques pas devant moi, une forme légère hésite à se montrer. Les contours d'une pièce commencent à se dessiner.

Des lignes sombres se distinguent de la blancheur épaisse, incertaines, noyées dans une brume pâle.

Le reste figé un instant, à observer. Elle semble figée elle aussi, comme si depuis tout ce temps, à marcher à tâtons, elle m'attendait.

À vrai dire, cette pièce ne m'inspire rien de bon.

La brume se dissipe par endroits, laissant entrevoir une structure immense. Une salle. Ou quelque chose qui y ressemble. Les murs, d'un blanc mat, s'élèvent bien au-dessus de moi. Trop hauts, un peu trop imposants. Aucune fenêtre.

Aucune porte visible, seulement une sorte de passage rectangulaire, une simple fente dans la paroi.

Rien ne bouge. Rien ne décore l'espace. Pas un meuble, pas un objet : juste cette grande salle glaciale. Tout semble net sans la moindre trace de vie.

Un frisson me traverse. Comme une soudaine alarme dans mon corps. Une injonction de fuir tout de suite. Cette sensation animale que le danger est proche, même si on ne le voit pas encore.

Je recule d'un pas. Mon cœur bat plus vite.

Mais où fuir, au juste ? Où aller ? Il n'y a rien ici. Rien d'autre que ce vide profond.

Je prends une grande inspiration. Pas le choix, je m'avance vers le seuil.

La pièce est vaste, vide, recouverte d'un blanc froid et mat, uniforme du sol au plafond. Le sol ne grince pas, les murs n'émettent rien. Tout est lisse et figé. L'espace n'a pas d'odeur, pas de son, rien à quoi se raccrocher.

Je fais quelques pas. C'est étrange, c'est comme marcher sur du coton, mais je n'y prête pas vraiment attention. Mon regard se pose sur le mur du fond. Il est plus grand que les autres, ou peut-être c'est juste une impression.

Quelque chose m'attire vers lui. Je m'avance.

À quelques mètres, je remarque des marques sur la surface. Des écritures. Minuscules... à peine visibles. Gravées directement dans le mur, leurs sillons à peine plus sombres que le blanc qui les entoure.

Je m'approche encore. Il y en a partout. Des centaines. Des milliers peut-être. Des lignes gravées qui courent le long de la paroi, qui montent, qui descendent, qui se croisent. Certaines nettes, d'autres à moitié effacées. Des mots isolés. Des dates. Des chiffres. Des phrases incomplètes.

Je tends la main, effleure la surface du bout des doigts. C'est froid. Rugueux. Les lettres sont creusées dans le mur, comme gravées à la main.

— Quelqu'un est déjà passé par ici...

Ma voix résonne étrangement dans le silence.

Je commence à lire. Au hasard. Mes yeux sautent d'une ligne à l'autre, incapables de s'accrocher à quelque chose de stable.

« *Wellan* »

« 3 : 32 »

« *Langage primordial* »

Je fronce les sourcils. Wellan ? Langage primordial ? Rien ne se répond, rien ne se suit. On dirait des fragments arrachés à des histoires différentes, déposés là sans logique.

Une impression de déjà-vu flotte dans l'air.

Quelque chose dans ma poitrine se resserre. J'essaie de comprendre. Au début, je suis juste curieux. Des gribouillages laissés là, par quelqu'un avant moi. Mais à mesure que je lis, quelque chose d'étrange se produit. Certaines phrases... résonnent.

Je continue d'avancer le long de la paroi. Les yeux cherchent, scrutent le moindre détail. Il y a des bouts de phrases qui me restent en tête. Des choses simples, mais qui sonnent étrangement familières. Pas dans le sens où je les ai déjà lus ailleurs. Plutôt... comme si c'était à moi. Comme si je les avais pensés un jour. Je me reconnais dans le rythme des mots. Dans les silences entre les lignes. Il y a quelque chose là-dedans qui me ressemble trop pour que ce soit un hasard.

L'air derrière moi se densifie. Ce n'est pas un bruit, mais une présence, une pression thermique qui me glace la nuque. Le silence n'est plus vraiment vide... quelque chose s'y est engouffré.

Mes yeux se fixent sur une nouvelle gravure.

Celle-ci tranche avec les précédentes par sa brutalité. Les traits sont irréguliers, désespérés. Les lettres sont entaillées profondément, arrachées à la pierre par une main fébrile, mourante ou terrifiée.

« *Réveille-toi* »

Le choc du mot résonne jusque dans mes os. Réveille-toi ? De quoi ? Une pulsation sourde commence à cogner dans mes tempes, s'accordant au rythme d'une menace que je devine de plus en plus proche. Mes doigts, encore pressés contre la roche

froide, se crispent jusqu'à la douleur. Je bloque ma respiration, suspends mon existence, mais le poids derrière moi s'accroît.

Je me retourne lentement, sans bruit, le souffle retenu. Rien. Il n'y a rien. Si ce n'est ces parois gigantesques qui pèsent sur l'espace, comme si elles épiaient constamment le moindre souffle. Pourtant, je suis certain d'avoir senti quelque chose. Un mouvement à peine perceptible, un léger déplacement d'air contre ma nuque.

J'écoute un moment. Rien, rien d'autre que le silence profond. Je me force à respirer calmement.

Ce n'est rien. Je suis seul ici.

Je me retourne vers le mur. Les gravures ont changé. Je cligne des yeux, incrédule. Ce ne sont plus les mêmes mots. Leur tournure est différente. Plus aiguë. Plus tordue. Comme si quelqu'un avait réécrit par-dessus, avait trafiqué le texte pendant que j'avais le dos tourné.

« Tu ne devrais pas être ici »

Mon estomac se noue.

Je recule d'un pas. Puis d'un autre. Mon regard balaie frénétiquement la surface blanche. Partout, les phrases se sont transformées. Ce sont des avertissements. Des menaces.

La certitude est désormais viscérale : je ne suis pas seul.

— Il faut que je sorte d'ici. Vite.

Je me détourne de la paroi. Fonce vers la sortie. Mes pas résonnent cette fois, durs, précipités. Mon souffle s'accroît. Là-bas, il devrait y avoir la sortie, juste là, à quelques mètres...

Je m'arrête net.

Rien. Il n'y a plus rien. Juste un mur. Lisse. Continu. Pas d'ouverture.

— Non... non, c'est pas possible...

Je tends la main, touche la surface. Mais c'est bien réel, du béton froid.

Je pivote, cherche une autre issue. À droite – un mur. À gauche – encore un mur. Je cours vers un autre côté, les mains tendues devant moi. Partout, des parois lisses, sans faille. L'espace s'est refermé sur moi.

Un vertige me saisit. Ma respiration se coupe. Je me retourne encore, et encore, comme un animal pris au piège.

Les murs... sont-ils plus proches qu'avant ?

Non, c'est impossible. Ils ne peuvent pas bouger. C'est juste ma tête qui... Mais je le sens. L'espace se rétrécit. Lentement. Imperceptiblement.

Mon cœur tambourine dans ma poitrine. Une sueur froide coule le long de ma nuque. L'air devient épais, difficile à respirer.

Et puis je le vois.

Là-bas. Tout au fond de la pièce. Dans la pénombre que je n'avais pas encore remarquée.

Deux points jaunes.

Des yeux, immobiles, fixés sur moi. Ils ne clignent pas. Ils n'ont rien d'humain. Rien d'animal non plus. Ils attendent patiemment... une patience d'une menace plus terrible que n'importe quel mouvement.

Je n'ose plus bouger. Mon souffle est haché. Mon estomac se tord. Un vertige monte, me renversant de l'intérieur. Je veux détourner les yeux, mais je n'y arrive pas. C'est comme s'ils avaient pris racine en moi.

Ces yeux... ils sont là depuis le début. J'en suis certain maintenant. Ils m'ont observé pendant que je lisais. Pendant que je tournais en rond. Pendant que je paniquais.

Ils ont attendu.

Ils se mettent à bouger. Lentement. Une silhouette se détache de l'obscurité, avance vers moi d'un pas régulier, presque tranquille.

À travers la brume, les détails apparaissent. Un homme. Ou quelque chose qui y ressemble. Une tunique sombre, des bottes qui frappent le sol blanc lourdement. Il marche droit, les mains dans le dos, le menton légèrement relevé.

Son visage. Je le vois maintenant. Il n'a rien de monstrueux. C'est pire que ça. C'est un visage qui sourit sans que les yeux sourient. Un visage qui regarde sans vraiment voir. Un visage qui sait exactement ce qu'il fait.

Horriifié, je recule. Mon dos heurte violemment le mur derrière moi.

Je ne peux pas bouger. Quelque chose a pris racine en moi. Je veux appeler à l'aide. Ma bouche s'ouvre, les cordes vocales se tendent, mais le son qui en sort est pitoyable – un gémissement qui meurt avant même de quitter ma gorge.

La créature s'arrête. À trois mètres. Peut-être moins.

Un sourire se dessine lentement sur ses lèvres. Ses yeux me traversent. Il tend un bras vers moi.

Je suis pris.

La chambre est plongée dans une semi-obscurité, bercée par la lueur délicate de la lune qui pénètre à travers les interstices des rideaux légèrement entrouverts.

L'atmosphère est calme. Le silence enveloppe l'espace, n'étant rompu que par l'intervalle d'une respiration endormie.

Une première...

Une deuxième...

Silence.